



HUMEUR

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

« Le voleur » dans « Le Louvre »

Regardez bien « Le voleur » et « Le Louvre » : il s'agit d'une anagramme. Les mêmes lettres, mais différemment ordonnées. Le but d'une anagramme réussie est, évidemment, de donner du sens au jeu. Et dans ce cas, c'est parfait, eu égard à l'actualité récente. Raphaël Enthoven et Jacques Perry-Salkow sont devenus des spécialistes de ce jeu de lettres. Après *Anagrammes pour lire dans les pensées*, voici *Anagrammes pour le temps présent 2025-2026*. C'est drôle, curieux, jouissif, pertinent et impertinent. On ne résiste pas à vous offrir quelques exemples qui vous feront réfléchir.

Politique = Qui pilote
Le racisme = Crime sale
L'esprit européen = Repenser l'utopie
L'Oncle Sam = Calmons-le
Le président Poutine = L'ère d'un petit espion
La démocratie à la turque = La marque de l'autocratie.
Sagace, n'est-ce pas ?

Editions de l'Observatoire, 143 p., 15 €

BIOGRAPHIE

« Arendt a traité tous les thèmes d'aujourd'hui »



Hannah Arendt
★★★★☆
THOMAS MEYER
Traduit de l'allemand
par Olivier Mannoni
Calmann-Lévy
544 p., 25,90 €

Il y a un demi-siècle, le 4 décembre 1975, disparaissait Hannah Arendt. Le philosophe allemand Thomas Meyer, de l'Université de Munich, lui a consacré une nouvelle biographie.



ENTRETIEN

WILLIAM BOURTON

Pourquoi, 50 ans après sa mort, la philosophe allemande (naturalisée américaine en 1951) Hannah Arendt, est-elle si souvent citée ? Réponses avec Thomas Meyer, professeur de philosophie à la Ludwig-Maximilians-Universität de Munich, qui vient de lui consacrer une biographie éclairante.

Dès son arrivée à Paris, en 1933, après avoir fui l'Allemagne nazie, Hannah Arendt s'engage avec Youth Aliyah, qui tente d'exfiltrer les jeunes Juifs des ghettos vers la Palestine. A 26 ans, la brillante élève de Martin Heidegger est déjà une « intellectuelle engagée »...

Je n'utiliserais peut-être pas le terme « intellectuel », car pour elle, les intellectuels étaient des girouettes, mais pour le reste, vous avez raison. En 1933, il y eut une double expérience décisive dans sa vie : elle s'est rendu compte que, en tant que femme juive, il n'y avait plus de place pour elle, ni pour les autres Juifs, en Allemagne, mais aussi que les soi-disant intellectuels – en particulier son professeur, Heidegger, et d'autres philosophes – n'avaient même pas écrit une lettre ouverte, ni protesté, que ce soit dans leurs cours ou leurs séminaires, contre la terreur nazie. Ainsi, je dirais que la rupture entre la jeune étoile montante de la philosophie, qui écrivait sa thèse sur Augustin à l'âge de 22 ans, et l'activiste à Paris ne représente pas seulement la décision d'agir contre les nazis, mais aussi une rupture réelle avec ses anciens intérêts philosophiques, sa vie philosophique d'autrefois.

Non seulement Heidegger ne protesta pas contre le nazisme, mais il fut leur « compagnon de route ». Comment expliquer qu'après la guerre, Arendt lui ait toujours conservé son amitié ? C'est une question très complexe. Tout d'abord, n'oublions pas qu'elle a publié, en anglais, un article très critique à l'égard de Heidegger dès le milieu des

années 1940. Et puis, il s'est repris. Je pense que Hannah Arendt pouvait, pour elle-même, distinguer « l'esprit philosophique » – je n'ai pas de meilleur mot – de la personne. D'une certaine manière, elle voyait en Heidegger une possibilité de penser. Mais pour elle, c'était un menteur professionnel. Après, je connais bien sûr les critiques sévères d'Emmanuel Faye, à Paris, et d'autres, qui pensent qu'en cherchant à renouer avec Heidegger, elle l'a, en quelque sorte, mis en avant comme le philosophe le plus important... Je dirais : oui, mais il y a différents niveaux dans cette relation complexe. En conclusion, il ne faut ni idéaliser Arendt ni juger trop vite.

En 1961-1962, elle a couvert le procès d'Adolf Eichmann à Jérusalem. Cela a débouché sur un livre, *Eichmann à Jérusalem* (Folio), dans lequel elle développe le concept de la « banalité du mal ». Que voulait-elle dire exactement ?

Eichmann fut responsable de l'organisation logistique de la Shoah. Lorsque Arendt s'est rendue à Jérusalem pour son procès, elle pensait voir un monstre. Mais au lieu de cela, elle a vu un homme assis dans une cabine vitrée, incapable de comprendre les questions des juges, quelqu'un de complètement impuissant. Lorsque nous parlons du Mal, nous ne pouvons pas éviter l'idée que le « mal absolu » est quelque chose que nous ne pouvons ni saisir ni vraiment comprendre, quelque chose de littéralement inimaginable. Or, à la place, nous avons affaire à quelqu'un qui – c'est le terme le plus important de son livre – est « sans pensée » (*Gedankenlos*). Qu'est-ce que cela nous dit de l'être humain, quand tuer plus de six millions de personnes peut

devenir quelque chose que l'on fait simplement parce que cela figure dans sa description de fonction ? Pour elle, c'était là le scandale. Et c'est pourquoi elle a réuni deux termes qui, normalement, ne vont pas ensemble : la « banalité du mal ».

Comment expliquez-vous qu'un demi-siècle après sa disparition, Hannah Arendt soit si actuelle ?

Pour commencer, elle a toujours été guidée par le souci d'être comprise par ses lecteurs. Elle n'a que rarement écrit pour les spécialistes – disons environ 20 % de ses textes, tous les autres s'adressent à un lectorat cultivé mais non universitaire. Le second niveau, c'est que Hannah Arendt a traité tous les thèmes qui reviennent aujourd'hui au premier plan : le totalitarisme, la crise de la démocratie, la relation entre pouvoir et violence, la question du libéralisme et du républicanisme ou celle de l'ordre du monde après 1945 : qu'est-ce que l'Europe signifie ? *Les origines du totalitarisme* demeure pleinement pertinent parce qu'on y trouve le lien entre antisémitisme, colonialisme et totalitarisme – et que nous ne savons toujours pas résoudre ces questions. En 1933, Arendt s'est intéressée à la question des réfugiés, à l'idée des droits de l'homme et à la manière dont l'universalisme, le particularisme et l'absence de droit propre aux régimes totalitaires s'articulent ensemble. Elle a montré comment ces régimes produisent sans cesse de nouveaux réfugiés, de nouveaux sans-papiers, privés de toute protection légale. Arendt avait déjà abordé toutes ces questions très tôt dans sa pensée.

Hannah Arendt à la fin de sa vie, à New York, où elle avait posé ses valises en 1941.

© HANNAH ARENDT TRUST.

les livres



SUR LE WEB

John le Carré et Fils

John le Carré révélé par sa correspondance tandis qu'un de ses fils le prolonge.

Les brèves

On est dans une île écossaise avec Carys Davies, dans la poésie avec Emmanuel Pêtre.

Le poche

Le récit compact des pires moments de la Révolution française par Joseph Andras.

L'agenda

Flirt flamand, Jakuta Alikavazovic, Célestin de Meeûs...



Dès 1933, Hannah Arendt s'est intéressée à la question des réfugiés



Avec Le Soir et Premier Chapitre
lisez les premières pages de ce livre sur notre site.